



Conférence de Pierre-Louis Choquet – Mercredi 28 novembre 2018 -Nantes

Co-auteur du livre "Plaidoyer pour un nouvel engagement chrétien"
avec Jean-Victor Elie et Anne Guillard

Lundi dernier (19.11.2018), une vingtaine de chercheurs du monde entier ont publié dans le journal "*Nature Climate Change*" **une étude d'une ampleur inédite**, dont les conclusions ont été largement reprises par la presse grand public. Le lendemain, l'étude faisait en effet la une du Monde... Et pour cause ! Elle est en effet l'accomplissement d'un véritable travail de fourmi : **les scientifiques ont passé au peigne fin plus de 3300 études sur le changement climatique conduites depuis les années 1980**, et ont repéré comment dix types d'aléas climatiques (sécheresses, inondations, incendies, montées du niveau des eaux, etc.) pouvaient toucher six aspects cruciaux de la vie humaine (santé, alimentation, accès à l'eau, stabilité de l'économie, etc.), qui peuvent être chacun analysés de façon plus fine avec des sous-indicateurs. Pour la première fois, cette étude a analysé la probabilité que se déclenchent des 'effets dominos', où plusieurs risques climatiques viendraient se cumuler sur une localité précise - Miami pourrait-elle être à la fois touchée par une hausse du niveau des eaux, une intensification de ses épisodes pluvieux, et des périodes plus longues de sécheresse ? Quelles en seraient les conséquences ? Jusqu'à présent, ces risques avaient été analysés de façon indépendante, car modéliser leurs interactions (est-ce qu'ils se renforcent ou se neutralisent mutuellement?) était trop complexe.

Grâce à ce travail, notre image des possibles mondes à venir se précise : et si rien n'est écrit d'avance ¹, la trajectoire actuelle qu'emprunte les pays occidentaux n'est pas la bonne, et nous n'arrivons apparemment pas à en sortir. Ce que cette étude nous apprend, c'est que **le monde stable** dont nous faisons l'expérience au quotidien (vous assistez aujourd'hui à cette conférence, puis demain vous retournerez à vos études ou à votre travail, continuerez vos activités, vos projets, commencerez à penser aux fêtes de Noël qui approchent, etc.), **il est d'une certaine manière déjà en train de nous filer entre les doigts**, de se dérober sous nos pieds. Les horizons de ce monde, que nous prenons pour acquis et presque immuables, sont en train de se craqueler, et nous verrons très probablement leur effondrement de notre vivant – et surtout nous qui sommes les plus jeunes, qui avons moins de trente ans.

Mais ce qui est ici très bizarre, c'est que l'étude dont il est question nous 'parle' dans le langage de la science ; elle vise des faits objectifs (décrire l'état du monde de façon neutre), et parvient à décrire les enchaînements de causes et d'effets grâce à des procédures rationnelles de traitement et d'intégration des données empiriques. Mais en tant que telle, cette étude nous informe d'une réalité qui nous semble fuyante, flottante, qui ne vient pas '**percer nos sens**', faire irruption dans le champ de nos existences quotidiennes... on pourrait dire que le savoir scientifique nous est livré 'froid', et qu'il n'est pas tout à fait capable d'affecter positivement notre volonté. **On pourrait presque conclure qu'il fait pire que mieux en nous laissant impuissants... et peut-être même indifférents.**

Pour être touchés par ce qui se passe, il nous faut **faire travailler notre imagination**, c'est-à-dire faire jouer librement notre faculté d'associer des idées et des émotions, et développer notre potentiel de créativité pour nous rendre plus sensible, plus crédible cette réalité qui aujourd'hui nous échappe et nous file entre les doigts. Et il y a probablement là une urgence qui nous concerne qui nous concerne en tant qu'être humains, avant même de nous concerner en tant que chrétiens – simplement parce qu'il s'agit là de défendre la dignité élémentaire des personnes face à la menace de la dégradation des écosystèmes. Les auteurs de l'étude parue dans "*Nature Climate Change*" insistent sur « *l'immense vulnérabilité de l'espèce humaine face au risque climatique* ». Oui, le monde – ce grand cadre de stabilité et de permanence dans lequel nous inscrivons nos vies, et déployons nos projets – peut-être détruit : sur la base d'un constat scientifique puissamment étayé par des faits empiriques, **il faut avoir le courage de le croire, de se laisser toucher par cette possibilité**. C'est beaucoup plus difficile qu'il n'y paraît, de contempler sa propre finitude. D'avoir ce courage...

¹ la réalisation de l'un ou de l'autre des scénarios décrit par les scientifiques dans les années à venir dépend directement du volume de gaz à effet de serre qui sera relâché dans l'atmosphère – c'est-à-dire de la quantité d'énergies fossiles qui sera consommée.

Si nous nous y entraînons, entre amis, dans nos familles, et plus largement dans nos institutions, alors nous pourrions faire un pas, deux pas, et d'autres encore pour sortir peu à peu de la torpeur collective qui nous empêche de prendre la mesure de ce qui nous arrive aujourd'hui. Si nous mettons tout en œuvre pour nous laisser interpeller, alors nous serons susceptibles, les uns et les autres, de nous sentir convoqués personnellement par cette grande histoire collective à laquelle nous avons part - mais qui semble si souvent massive, impersonnelle, détachée de nos vies. Si je suis saisi par ce qui, dans cette grande histoire, peut en venir à « faire événement », alors je me trouve comme convoqué. C'est comme si l'histoire, l'époque, se déchirait et venait me chercher moi, dans ma petite vie, et me demander – et toi ? Que fais-tu ? En tant qu'hommes, femmes, nous pouvons nous demander : **comment orienter ma vie, la seule et unique vie dont je dispose ?**

C'est là une question d'abord proprement humaine, qui nous rejoint dans notre appartenance primordiale à l'espèce.

II. Pour nous qui disons être chrétiens, chrétiennes, cette situation est particulièrement troublante, et ajoute de nouvelles questions. Dans la foi que nous avons reçue d'Israël, et qui s'est accomplie dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus, nous reconnaissons que Dieu a tout d'abord parlé à son peuple à travers l'histoire, et que depuis la venue du Christ il y a deux mille ans, **il continue à irriguer cette histoire en y répandant sans cesse son Esprit... Mais alors la question est difficile : comment pouvons-nous comprendre cette présence de Dieu au cœur de l'histoire, lorsque la recherche scientifique nous informe de la possibilité (très réelle) que l'humanité sache les conditions de sa propre existence?**

Faut-il, comme tant de générations de chrétiens l'ont supposé, considérer que dans l'histoire des hommes, le mal est toujours 'intégré' en vue d'un plus grand bien, et que Dieu ordonne d'une certaine façon le développement de l'histoire selon des stades successifs, afin que les justes trouvent récompense ? Nous-mêmes, nous sommes souvent tributaires de toutes ces conceptions lorsque nous imaginons la trajectoire de notre propre vie, et nous faisons d'incessants marchandages avec Dieu. Nous n'arrivons jamais vraiment à accepter que la souffrance dont nous faisons l'expérience puisse être complètement 'nue', et après coup, nous cherchons souvent (voire toujours) à la réintégrer dans le plan plus large de notre expérience pour lui donner un sens et aller de l'avant – et c'est probablement bien ainsi. Mais ce qui vaut sur le plan personnel, vaut-il sur le plan collectif ? Ce n'est pas sûr. Depuis Rousseau, qui critiquait la notion de Providence en constatant les dégâts complètement inexplicables qu'avaient générés le tremblement de terre de Lisbonne, et surtout depuis la Shoah, il semble que la possibilité d'un Dieu qui interviendrait (au sens fort) dans l'histoire est définitivement ruinée. **La présence de Dieu au cœur de l'histoire est telle qu'elle permet le déploiement de la liberté humaine, sans empêcher que celle-ci se déchaîne dans le mal: cette présence semble donc donnée sur le mode de l'absence, voire de la béance.** Elle est ainsi plus imperceptible encore que cette légère brise qu'Elie a pu entendre au sommet de l'Horeb : on pourrait dire plus simplement qu'elle est un mystère. Attention : il ne faut pas comprendre ici le mystère comme « la conséquence d'une humilité facile, synonyme de démission intellectuelle », mais comme « une impuissance atteinte dans sa radicalité, à force d'être vigoureusement contestée et combattue » (M. Légaut). Il n'en reste pas moins qu'une fois que nous avons dit tout cela, nous nous trouvons un peu bloqués. Le Dieu de toute-puissance auquel nous voudrions tant croire (auquel tant de nos prédécesseurs chrétiens ont si généreusement cru) est définitivement parti en lambeaux au XXe siècle, déchiré par les soubresauts de l'histoire ; et sa possibilité continue de s'évanouir sous nos yeux, si nous prêtons attention aux plaies ouvertes qui balafrent toujours plus le monde qui nous entoure.

III. C'est ici qu'il faut finalement se demander : **que veut dire être chrétien, chrétienne – ou du moins : que veut dire tenter de l'être, de le devenir davantage ?** Je crois pouvoir répondre en disant ceci : **c'est être prêt à reconnaître que dans son itinéraire d'humanité, Jésus a tracé une possibilité au cœur de ce paradoxe** – du paradoxe que nous venons d'énoncer (celui de l' 'impossible' toute-puissance de Dieu dans le cours de l'histoire). Dans l'espace des quelques mois qu'a duré sa vie publique, Jésus a manifesté à ses proches qu'il était « de Dieu » - ou comme il le disait lui-même, qu'il était « fils de l'homme », comme aucun prophète ne l'avait été avant lui. Son élection par Dieu le Père lui est apparue de plus en plus clairement, au fil de toutes les rencontres qu'il a faites sur les chemins de Palestine, dans les villes où il s'est arrêté : ces rencontres (pensons à celle de la Samaritaine, des nombreux aveugles, du centurion

romain) l'ont, l'une après l'autre, profondément bouleversé dans son humanité au point de l'ouvrir complètement aux horizons de la divinité. Jésus a probablement été surpris, et profondément dérouté, de constater à quel point le mystère de sa mission s'épaississait à mesure qu'il y entrait avec plus de résolution et de confiance – et peut-être pourrions-nous dire, à mesure qu'il rejoignait l'intimité du Père. En tout cas, il a rayonné suffisamment pour que ses disciples le reconnaissent comme Fils, au point de tout quitter pour le suivre. Peut-être faudrait-il d'ailleurs ajouter que tenter d'être chrétiens, chrétiennes, ne consiste pas seulement à reconnaître que Jésus a été vraiment « de Dieu » et qu'il reste d'une certaine façon présent au milieu de nous, mais que cela implique de devenir à notre tour des disciples, c'est-à-dire de répondre à son appel. En ce sens, **si nous voulons devenir chrétiens, nous sommes invités à emboîter le pas à ces premiers disciples, alors que vingt siècles nous séparent désormais d'eux et de leur exemple.** Ces hommes (nous pensons ici aux douze, Pierre, Matthieu, Jean, Philippe, André, etc., ou à Paul, Etienne, etc.), mais aussi ces femmes (Marie, Marie-Madeleine, ou encore Lydia, dans les Actes) étaient de leur temps – et nous pouvons les imaginer, habillés de toile un peu grossière, de la poussière aux pieds, reprisant leurs filets au bord du lac de Tibériade, étudiant la Torah dans les synagogues, pestant contre les lourds impôts levés par l'occupant romain... En les imaginant ainsi, nous pouvons nous approcher d'eux, et nous demander : qu'est-ce qui fait qu'ils l'ont reconnu, qu'ils ont répondu à son appel, alors que tant et tant d'autres ont tergiversé, ou fait la sourde oreille, préférant ignorer le scandale qu'apportaient souvent les enseignements de Jésus ?

Quelles étaient donc les dispositions intérieures de ces premiers disciples, quelle réceptivité particulière pouvaient être la leur ? Et qu'est-ce que cela peut nous dire à nous autres aujourd'hui ?

Au fond, nous pouvons imaginer que les premiers disciples avaient chacun, à leur manière, une certaine aspiration à une forme d'intensité d'existence. Il ne faut pas oublier qu'au premier siècle, la Palestine était une véritable poudrière : de multiples révoltes avaient éclaté contre le pouvoir de l'occupant étranger (séleucide, puis romain), et qu'elles avaient été réprimées dans le sang. Le judaïsme était parcouru de nombreux courants messianiques et apocalyptiques, qui attendaient confusément la fin des temps, ou le rétablissement de la royauté par la maison de David, ou un peu les deux en même temps. Les aspirations politiques et religieuses se mêlaient de façon confuse, et nourrissaient les espérances les plus passionnées dans le peuple juif... quelque chose était à venir, mais on ne savait pas très bien si c'était dans le temps de ce monde, ou dans un au-delà de ce monde, qui lui était plus ou moins relié. Aussi pouvons-nous nous poser cette question simple : **ces hommes et ces femmes, qui allaient devenir disciples, auraient-ils pu être interpellés par Jésus s'ils n'avaient pas déjà été pétris par les attentes concrètes, puissantes et contradictoires, qui étaient imprimées en eux par le contexte socio-historique de leur temps ?** Sans avoir de réponse définitive et assurée, nous pouvons nous risquer à dire : probablement pas.

IV. Alors nous pouvons revenir au temps présent, le nôtre, et nous demander : **aspirons-nous, aujourd'hui, chacun à notre manière, à une certaine intensité d'existence ?** Peut-être que c'est la découverte d'une telle aspiration qui peut nous disposer intérieurement à une rencontre personnelle avec Jésus. Mais à la différence des disciples, nous ne pouvons pas le rencontrer 'directement' comme homme concret ; **il nous faut au contraire développer une double réceptivité – réceptivité d'une part, vis-à-vis du texte évangélique, qui est comme la mémoire vivante de cet itinéraire d'humanité que Jésus a emprunté et qui nous a révélé sa divinité ; réceptivité d'autre part, vis-à-vis du grand monde, du vaste monde dans lequel nous sommes plongés, et dans lequel nous nouons des liens non seulement avec nos proches, nos amis mais aussi avec les autres humains que nous ne connaissons pas** (via notre participation aux sphères- socio-économiques et politiques), et enfin avec l'ensemble des non-humains – qu'ils soient vivants (plantes, animaux, etc.) ou non (ressources minérales ou fossiles, eau, etc.).

C'est à l'entrecroisement du texte évangélique et du monde que nous espérons pouvoir, à notre tour, rencontrer Jésus : pour répondre à son appel 'avec le meilleur de nos énergies', nous sommes invités à nous montrer 'attentifs', 'réceptifs', à disposés à l'écouter... Il nous faut interpréter le texte évangélique pour mieux comprendre comment il s'entrelace déjà à notre expérience du monde, et comment déjà il a commencé à l'informer de l'intérieur, pour l'épaissir, la densifier. En nous prêtant à cet exercice, nous sommes invités, comme les premiers disciples après que Jésus les ait quittés, à faire tout notre possible pour ouvrir et inventer des voies nouvelles, à faire preuve de fidélité autant que de créativité pour tenter continuer à manifester aujourd'hui, ce que Jésus a manifesté lui-même le premier et de façon absolue, et

qui est le suivant : **lorsque les possibles semblent s’effondrer et que la mort mange les derniers horizons, il existe un passage que l’homme peut emprunter. Celui-ci ne consiste pas à adhérer à une doctrine, ou à réciter les articles d’un credo ; ce passage est plutôt une orientation intérieure, ou même un mouvement de foi qui, en offrant une confiance sans garantie, met ‘tout sur la table’, et avance vers l’inconnu pour tenter d’aimer.**

Je dirais qu’en 2018, avec tout ce que nous savons sur ce que le monde est et ce sur qu’il risque de devenir, nous ne pouvons pas réchauffer nos âmes à des espoirs creux. ‘Dieu’ ne nous sauvera pas de quoi que ce soit. Peut-être est-ce d’ailleurs à nous de le sauver, c’est-à-dire **à nous d’inventer les styles de vie qui rendront manifeste la présence discrète de son Royaume, au coeur de nos vies et au milieu de nous...** c’est l’intuition très belle et très puissante qu’avait déjà eu Etty Hillesum en 1942 : *« Prière du dimanche matin. Ce sont des temps d’effroi, mon Dieu. Cette nuit pour la première fois, je suis restée éveillée dans le noir, les yeux brûlants, des images de souffrance humaine défilant sans arrêt devant moi. Je vais te promettre une chose mon Dieu, oh, une broutille : je me garderai de suspendre au jour présent, comme autant de poids, les angoisses que m’inspire l’avenir mais cela demande un certain entraînement. Pour l’instant, à chaque jour suffit sa peine. Je vais t’aider, mon Dieu, à ne pas t’éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d’avance. Une chose m’apparaît cependant de plus en plus claire : ce n’est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t’aider – et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. C’est tout ce qu’il nous est possible de sauver en cette époque et c’est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. Peut-être pourrons-nous aussi contribuer à te mettre au jour dans les cœurs martyrisés des uns et des autres. Oui, mon Dieu, tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie. Je ne t’en demande pas compte, c’est à toi au contraire de nous appeler à rendre des comptes, un jour. Il m’apparaît de plus en plus clairement à chaque pulsation de mon cœur que tu ne peux pas nous aider, mais que c’est à nous de t’aider et de défendre jusqu’au bout la demeure qui t’abrite en nous. Il y a des gens – le croirait-on ? – qui jusqu’au dernier moment tâchent à mettre en lieu sûr des aspirateurs, des fourchettes et des cuillers en argent, au lieu de te protéger toi, mon Dieu. Et il y a des gens qui cherchent à protéger le réceptacle de leur propre corps, qui pourtant n’est plus que le réceptacle de mille angoisses et de milles haines. Ils disent : ‘Moi, je ne tomberai pas sous leurs griffes !’ Ils oublient qu’on n’est jamais sous les griffes de personne tant qu’on est dans tes bras. »*

Ici, il ne me semble pas tant important d’insister sur ce qui nous rejoint dans ce que dit Etty (cela semble si évident!) que de mettre en avant ce qui distingue notre situation de la sienne. En effet, nous ne sommes pas en 1942. Etty vivait aux Pays-Bas, sous l’occupation nazie, et elle voyait, semaine après semaine, la marge de liberté de son peuple s’amenuiser ; restrictions sur la nourriture, de mobilité, et finalement parcarage dans des camps, et déportation. Elle n’avait qu’une latitude infime pour agir.

Nous, jeunes en 2018, sommes confrontées à des menaces d’un tout autre type : et notre latitude pour passer à l’action est bien plus importante. Nous disposons de droits fondamentaux que nos États continuent de protéger, dans une certaine mesure, et que nous pouvons opposer à ceux qui voudraient les limiter pour poursuivre leurs intérêts. Partout, des citoyens s’organisent pour promouvoir l’accueil et l’intégration des réfugiés, pour élaborer des alternatives aux projets d’infrastructures inutiles, pour améliorer la prise en compte du climat dans les politiques publiques, et pour organiser la sortie des énergies fossiles. **Tous ces engagements sont éminemment positifs : si nous décidons d’y mettre une part de notre énergie et de notre joie de vivre, alors nous pouvons croire que notre aspiration commune à vivre du Royaume se déploiera à l’intérieur même de ces engagements concrets, comme en filigrane.** L’édification du Royaume ne se résoudra jamais à la construction d’un monde meilleur, nous le savons bien, et l’histoire n’a eu de cesse de nous l’enseigner – surtout au vingtième siècle. Mais il est fort possible qu’il y ait entre ces deux aspirations « un air de famille » si fort, qu’elles ne puissent être dissociées...

Il faut donc nous engager, comme chrétiens, chrétiennes, pour tenter de suivre la voie de Jésus-Christ. Peut-être, est-ce là, la plus belle des manières d’honorer notre vocation d’hommes et de femmes – car comme le disait le philosophe Emmanuel Mounier : **« Refuser de s’engager, c’est refuser la condition humaine. »**

Pierre-Louis Choquet